

La Vie

26 jours 8

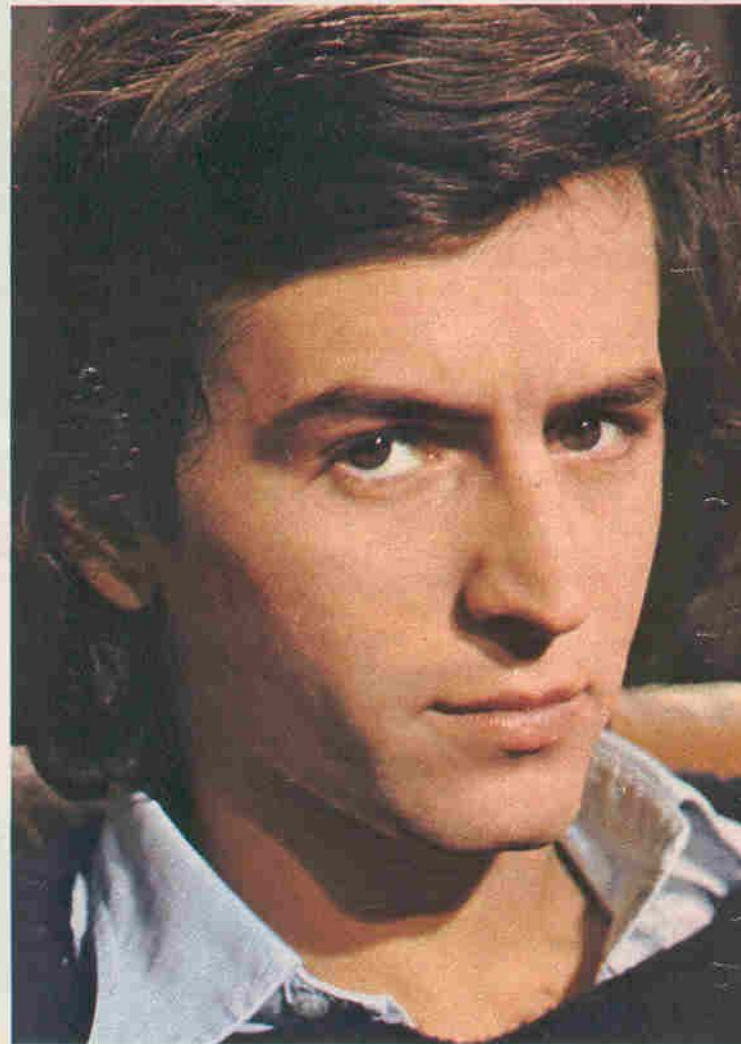
SOUS LA CARESSE DE NOS PENSEURS

Qu'est-ce qu'un philosophe ? Celui qui aiguillonne, disait Socrate. Les nouveaux philosophes se sont faits rassurants, pour eux, Marx est mort. Ils sont aujourd'hui consacrés par le Livre de Poche. Où nous conduisent-ils ? Guillaume Lesage, un prof de philo répond.



Ledry-Sigma

Jean-Marie Benoist, concurrent de G. Marchais aux législatives.



Bernard-Henri Lévy : « Le marxisme est l'opium du peuple... »

Le mot « nouveau » est à la mode. On nous entretient de la nouvelle cuisine, de la nouvelle architecture, de la nouvelle chanson, mais aussi des nouveaux patrons, des nouveaux chirurgiens, des nouveaux romantiques. L'été dernier, la nouvelle droite menait l'offensive tous azimuts. Les nouveaux philosophes, eux, qui se situent en principe plus volontiers à gauche, sont déjà presque des anciens. Mais depuis quelques

semaines, les voilà qui passent la rampe du livre de poche. Même s'ils n'ont plus envie aujourd'hui d'être appelés ainsi, ils sont nouveaux, ces philosophes, d'abord parce qu'ils ont accepté les règles du lancement publicitaire, radio, télévision. Ils sont toujours prêts pour une interview. Ils écrivent dans les grands hebdomadaires des articles où ils se jettent des fleurs les uns aux autres. Ils prennent position sur tout. En

somme, ils jouent à fond, comme on dit, le jeu des médias. Autrefois, les philosophes passaient plutôt pour des hommes de cabinet, pour des penseurs pâles et solitaires, inconnus ou méprisés. Socrate, il est vrai, allait au marché, mais ce n'était pas pour vendre ses livres, il n'écrivait pas : c'était pour dialoguer avec les jeunes Athéniens. Le marché des nouveaux philosophes, ce serait plutôt le marketing.

Qui sont-ils ? Ils s'appellent Jean-Paul Dollé, Christian Jambet et Guy Lardreau. Sont plus connus et passent plus souvent sur les écrans : Jean-Marie Benoist, André Glucksmann et, surtout, Bernard-Henri Lévy dont le dernier ouvrage « Le testament de Dieu » continue de se vendre beaucoup. Certains sont d'anciens gauchistes maoïstes, très actifs en mai 68, et qui, déçus par ce qui a suivi ces événements, se sont

convertis à la réflexion. Ils sont marqués par l'influence du philosophe Michel Foucault et plus encore par celle de Jacques Lacan, le maître de la psychanalyse française.

Les écrits des nouveaux philosophes sont difficiles. Il faut, pour les comprendre, avoir fait des études, être au courant, par exemple, des récentes discussions sur le marxisme ou sur le structuralisme. Je ne vais pas vous présenter leurs pensées. Il faudrait beaucoup de temps et de place. Il faudrait distinguer entre eux et mettre bien des nuances. Je retiens seulement trois thèmes qui dominent leurs discussions.

MAITRES ET ESCLAVES

Il y a d'abord, chez les nouveaux philosophes, une critique radicale du marxisme. En se donnant pour une science des sociétés humaines, le marxisme autorisait l'espoir d'une révolution communiste qui en finirait avec l'exploitation de l'homme par l'homme. Mais que s'est-il passé ? Les pays socialistes ont, en fait, produit le totalitarisme, Staline et Mao, les camps, le goulag. Loin de libérer les hommes, le marxisme a engendré les pires oppressions et les pires tyrannies. Après avoir nié ou fait semblant d'ignorer ces horreurs, les intellectuels de gauche ont cherché des explications : ils invoquaient des « déviations » du marxisme, mais ils maintenaient l'idée qu'un socialisme vrai et humain était possible. Sartre écrivait encore en 1960 : « Je considère le marxisme comme l'indépassa-

ble philosophie de notre temps ».

La nouveauté, chez nos penseurs qui viennent de l'extrême-gauche, qui ont médité Soljénitsyne, c'est qu'ils s'en prennent au marxisme lui-même. Staline n'est pas pour eux un accident, il est une conséquence nécessaire de la doctrine : le coupable, le responsable des camps, c'est Marx. Dans les « Maîtres penseurs », André Glucksmann s'attaque aux grands philosophes allemands du XIX^e siècle, Fichte et Hegel, qui ont bercé le jeune Marx et qui se sont cru détenteurs d'une science abso-

lue. Quand on gouverne au nom d'un savoir et d'une vérité, on ne peut que pourchasser les hérétiques et les marginaux, on ne peut qu'écraser le peuple et se conduire en tyran. Bernard-Henri Lévy, qui voit dans le socialisme une des figures de la barbarie moderne, n'hésite pas à dire du marxisme ce que Marx disait de la religion : il est l'opium du peuple.

Mais les nouveaux philosophes ne s'arrêtent pas là. Les déceptions successives venues de la Russie, de la Chine, du Vietnam et du Cambodge, l'échec de Mai 68, les poussent

à conclure que, décidément, il n'y a pas de paradis sur terre. Ils en tirent — et c'est là le deuxième thème que je retiens — une vision pessimiste de la société humaine en général. Toute société suppose des pouvoirs. C'est le pouvoir qui permet de rassembler les hommes et le pouvoir, c'est toujours la domination des maîtres sur les esclaves. Partout et toujours, disent les nouveaux philosophes, en simplifiant beaucoup, le pouvoir est le même. Il est l'oppression universelle, le mal qui colle à la peau des sociétés. Ce n'est pas seulement dans les écoles qu'on trouve des maîtres mais aussi dans les couples, les familles, les hôpitaux, les syndicats, les partis et bien sûr, dans tout Etat. En ce sens, les régimes socialistes ne sont plus que des exemples particulièrement odieux de la domination des maîtres.

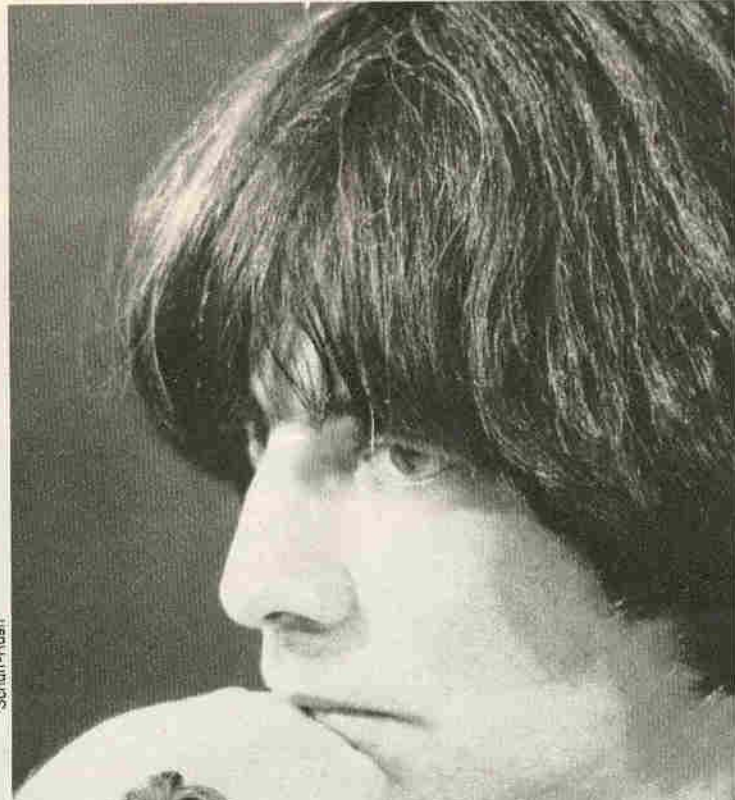
LA LIBERTE DANS LA RESISTANCE

L'histoire récente du monde le montre bien : l'espoir de changer les rapports sociaux et de promouvoir une société juste n'est qu'un rêve. Les révolutions ne peuvent briser cette loi du pouvoir : elles ne font qu'échanger un maître ancien contre un nouveau maître. Même l'idée d'autogestion ne peut fournir une alternative : ce serait, chacun prenant le pouvoir et, devenu maître, s'exerçant à contrôler, à surveiller, à dominer les autres, ce serait l'enfer encore.

Que conclure alors ? Aux malheurs des peuples, il ne peut y avoir de solution politique : la politique, c'est toujours le mal, c'est toujours la recherche du pouvoir, donc de la domination et de l'exploitation des hommes.

Voilà qui n'est pas très gai. ■

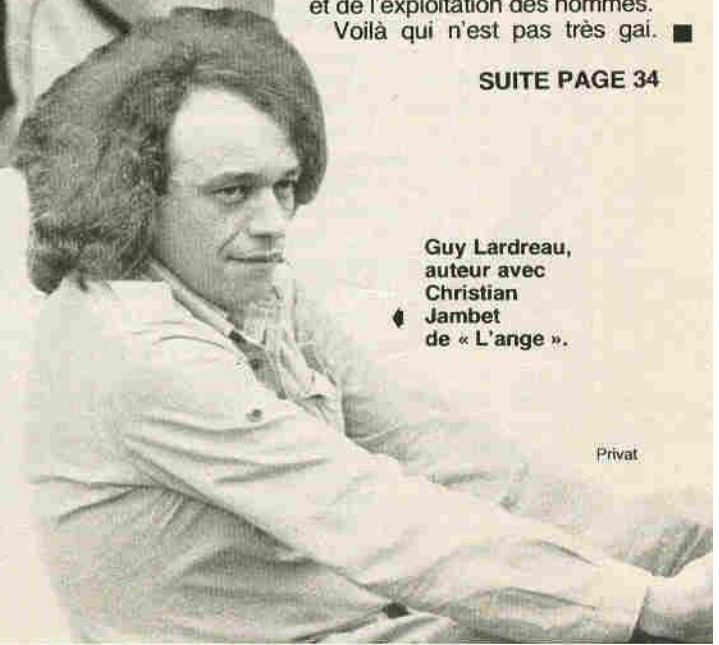
SUITE PAGE 34



André Glucksmann, l'auteur des « Maîtres penseurs ».



Jean-Paul Dollé, auteur du « Desir de révolution ».



Guy Lardreau, auteur avec Christian Jambet de « L'ange ».

Privat

■ ■ SOUS LA CARESSE DE NOS PENSEURS

SUITE DE LA PAGE 31

Nous n'avons donc plus rien à attendre de l'histoire. Rien à attendre de ce qu'on appelle le « peuple » ou le « prolétariat », qui sont des inventions monstrueuses destinées le plus souvent à légitimer le programme répressif des gouvernants présents ou futurs. Sommes-nous condamnés à la résignation, au désespoir ?

Pas tout à fait, et c'est le troisième thème : face aux pouvoirs de tous les maîtres du monde, il faut compter sur la résistance des individus. Certes, au cœur de la barbarie moderne, l'individu n'existe pas, il n'est rien. Il ne peut devenir quelqu'un que s'il a le courage de dire, non pas comme Descartes « je pense, donc je suis », mais « je résiste, donc je suis ». C'est dans l'acte de résister qu'il trouve son existence et qu'il invente sa liberté.

Comment trouver la force de résister ? Comment appuyer la volonté de liberté ? Toutes les forces purement politiques que l'individu pourrait utiliser pour se défendre, finissent toujours par se retourner contre lui. L'individu ne peut accrocher sa résistance qu'à une loi qui n'est plus sociale, qui n'est plus fabriquée par le monde politique, qui vient d'ailleurs, d'un au-delà du monde des maîtres. Une loi qui domine de son autorité supérieure toutes les autorités humaines.

Cette loi, c'est la loi morale, qui surplombe de son point de vue universel toutes les sociétés particulières et qui réclame pour l'individu des droits inaliénables. Cette loi, c'est comme une manière de penser l'humanité et de régler les rapports des hommes entre eux ; c'est une exigence à maintenir absolument pour que vivent les individus. Et voilà comment Bernard-Henri Lévy retrouve, pour en faire l'éloge, la loi juive, posée non par les hommes mais par le Dieu qui commande : « Tu ne tueras pas »... Le problème n'est pas alors de savoir si ce Dieu existe ou non, mais de voir en lui un autre nom de la Loi, un nom qui s'impose à tous les princes de ce monde et qui vient garantir la place des individus et de leurs libertés dans le système politique. Dieu, c'est un autre nom du point de vue moral sur le monde et sur l'histoire ; c'est un principe pour résister à tous les tyrans et pour imposer les droits de l'homme. S'il est un salut, il est moral, non politique.

Peut-on porter un jugement sur tout cela ? Les nouveaux philosophes ont au moins le mérite de ne pas s'évader dans les abstractions. Ils accomplissent une des tâches de toute philosophie, qui est de penser le monde concret, la vie quotidienne des hommes. Ils discutent des vrais problèmes du monde moderne, ils ne craignent pas d'affronter la politique

au jour le jour, le malheur des opprimés, des enfermés, des réfugiés, les mille formes de notre misère matérielle et spirituelle.

AU SECOURS DU NEOLIBERALISME

Mais je fais aussi des réserves. On ne peut séparer les nouveaux philosophes de notre société française où se manifeste plus que jamais l'absence de toute alternative politique. Le pouvoir actuel, bien installé face à la gauche impuissante, est prêt à accueillir favorablement tout ce qui peut lui donner une justification intellectuelle ou morale. Comment ne pas voir que les thèmes que j'ai retenus : la critique radicale de la gauche marxiste, le rejet de toute espérance politique, le repli sur une attitude morale, font certainement très plaisir aux hommes qui sont en place et à tous ceux qu'on appelle les « bien-pensants ». Même si ce n'est pas cela qu'ils veulent dire ou proposer, il se trouve qu'en fait les nouveaux philosophes volent au secours du néo-libéralisme et du néo-capitalisme, qui ne se portent déjà pas mal.

Dans ce sens, Jean-Marie Benoist s'est avancé le plus loin, puisqu'il s'est présenté comme candidat de la majorité contre Georges Marchais aux dernières élections législatives. Est-ce un hasard aussi si certains nou-

veaux philosophes ont été invités à déjeuner par le président de la République ? De toute manière, la menace plane sur eux d'être récupérés par cette politique dont ils font le procès. Le libéralisme pourrait les utiliser pour condamner aussi bien la gauche que la nouvelle droite fascinante.

Vous me direz : « Après tout, ils ont raison de critiquer les régimes totalitaires, de préférer la démocratie libérale, ils ont le droit de penser ce qu'ils veulent ». Je suis d'accord, ils ont le droit. Mais je fais une dernière remarque. On demande toujours : à quoi sert la philosophie ? Il me semble qu'elle doit d'abord servir à inquiéter, à troubler notre bonne conscience, nos idées reçues, nos vieilles habitudes et nos évidences faciles. La philosophie, c'est fait pour interroger, pour secouer, pour réveiller. Socrate se comparait à un taon dont la tâche était d'aiguillonner les Athéniens.

Les nouveaux philosophes ne nous piquent pas. Ils sont plutôt rassurants, ils sont séduisants,

QUELQUES TITRES

- **J-M Benoist** : « Marx est mort », Paris, Gallimard (collection Idées), 1970.
- **J-P Dollé** : « Le désir de révolution », Paris, U.G.E. (coll. « 10/18 »), 1979.
- **A. Glucksmann** : « Les maîtres penseurs », Paris, Grasset, 1977, et Livre de poche. « Le discours de la guerre », Paris, Grasset, 1979.
- **C. Jambet et G. Lardreau** : « L'ange », Paris, Grasset (collection « Figures »), 1976.
- « Le Monde », Paris, Grasset (collection « Figures »), 1978.
- **B-H Lévy** : « La barbarie à visage humain », Paris, Grasset (collection « Figures »), 1977 et Livre de poche. « Le testament de Dieu », Paris, Grasset (collection « Figures »), 1979.



André Glucksmann et Jean-Paul Sartre à leur sortie de l'Elysée en juin 1979.

ils écrivent de belles phrases, ils ont bon genre et bon air, on les recevra volontiers dans les salons. Tenez, voulez-vous un dernier signe de leur rencontre avec nos traditions : ma libraire me disait l'autre jour qu'elle avait énormément vendu le « Testament de Dieu » de Bernard-Henri Lévy : « Surtout au moment des communions ». Les nouveaux philosophes ne sont pas vraiment inquiétants. C'est peut-être bon pour eux, ce l'est beaucoup moins pour leur philosophie.

Guillaume LESAGE